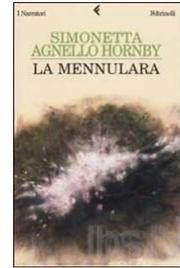


Commentaires de lecture du 16 juin 2020

AGNELLO HORNBY Simonetta, *La Mennulara* (2003, Feltrinelli, 209 p.)
En français en 2003 chez L.Levi puis dans coll. Points en 2006 : *L'Amandière*



Le nom de cette auteure m'évoque irrésistiblement les modèles réduits de train de mon enfance (HornbyHO)...mais ceci n'a rien à voir avec une critique littéraireque voici !

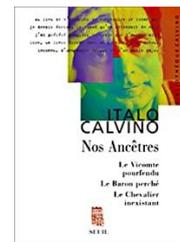
L'abord franchement rébarbatif de cette police minuscule et dense m'ayant peu alléchée, je suis rentrée dans ce roman à reculons. Mais n'ai pas tardé à me retourner ! Qui donc était cette étrange femme, servante-maîtresse, qui fascine tout le monde, moi comprise, avec 50% de gens qui la haïssent et 50 % qui la révèrent ? Bonne ou mauvaise femme ??

Il faut toute l'astucieuse étendue de cette enquête pour arriver à se faire une idée du personnage dans un récit très habilement conduit. Cela permet à l'auteure de dessiner un panorama de gens pittoresques, des notables aux fermiers, des prêtres aux mafieux (on est en Sicile !). Qu'a pu faire cette Mennù pour prendre la direction de toute une grande famille incapable de se gérer elle-même – et donc paniquée lorsque la gérante décède ? Chacun y va de son analyse avant, pendant et après l'enterrement, l'accusant ou la remerciant de tout. Et peu à peu se dessinent aussi des portraits forts de personnalités diverses que notre Simonetta brosse avec talent, car rien n'est caricatural ou schématique. Pas question que je vous décortique la fine cordelette tressée ! Il faut avancer pas à pas, de plus en plus intrigué... jusqu'à ce que dans les dernières pages tout se dénoue enfin. Et n'allez pas les lire avant d'avoir suivi le cheminement, ça ne sert à rien si on saute un cran ! Je le sais, j'ai essayé ! Voilà, à vous de jouer, c'est un vrai policier psychologique très passionnant. Et tellement Sicilien !

Ah ! au fait, Mennulara, ça veut dire cueilleuse d'amandes, son gagne-pain dans sa besogneuse jeunesse.

Claudine Laurent
juin 2020

CALVINO Italo (1923-1985), *Nos ancêtres : Le Vicomte pourfendu* (1952), *Le Baron perché* (1957), *Le Chevalier inexistant* (1959) (dernière éd. au Seuil, 2001, 600 p., trad. Juliette Bertrand et Maurice Javion, dernière éd. it. *I nostri antenati*, Mondadori, 2016, 400 p.)



En 1960 Italo Calvino rassemble sous le titre *Nos ancêtres* trois fables comico-philosophiques qu'il définit comme « une trilogie d'expériences sur la manière de se réaliser comme êtres humains, trois niveaux d'approche de la liberté ». Il situe ces "histoires amusantes" (dixit Calvino) entre l'époque de Charlemagne et celle de la Terreur lors de la Révolution Française.

Dans chacun de ces textes le héros est un homme d'une grande étrangeté, doté d'une forme de monstruosité qui, au lieu d'éloigner les femmes, les intéresse, en dignes partenaires tout aussi particulières. Et nous assistons à trois histoires d'amour, pas si éloignées des normes romanesques, où l'emportent sur leurs partenaires masculins les trois héroïnes : Pamela, Violette et Bradamante.

Le Vicomte pourfendu, premier volet de la trilogie, nous est conté par le neveu du héros. Medardo di Terralba. Ce dernier, jeune noble féodal, est coupé en deux sur le champ de bataille par un cimeterre turc et ne revient de lui dans son fief qu'une moitié sinistre et noire qui ne se plaît qu'à la cruauté. Apparaîtra plus tard l'autre moitié, blanche et bonne mais à l'excès. Ni l'une ni l'autre n'impressionneront Sebastiana, sa vieille nourrice, ni la jeune Pamela.

Car Medardo tombe amoureux de Pamela, jeune paysanne aux pieds nus qui, sans s'en effrayer, lui résiste et ne l'acceptera pour époux que lorsqu'il sera redevenu ce qu'elle appelle "un homme entier" bon et mauvais à la fois, noir et blanc, sujet divisé comme nous tous.

Le second volet, *Le Baron perché*, se passe à l'époque des Lumières. Côme Laverse du Rondeau, un

jeune garçon de douze ans, chassé de la table familiale pour avoir refusé de manger des escargots, monte dans un arbre dont il refusera de descendre, sa vie durant. "La force surhumaine de son obstination", comme dit Blaise, son cadet et le narrateur, admiratif et dévoué, impressionne son entourage et intéresse, dès le premier jour de sa folle aventure, une petite fille blonde, Violette de Rivalonde et d'Ombreuse, provocatrice et impérieuse. Ce sera entre Côme et elle une histoire d'amour passionné, à ruptures et rebonds, finalement destructrice, surtout pour lui. Il avait pourtant été instruit tôt de la violence des femmes entre sa mère, la Générale, qui ne rêvait que de voir ses fils sur le front, et sa sœur Baptiste, dominante et sadique, fascinée par le sang et la guillotine .

Le troisième volet est l'histoire d'Agilulfe Bertrandinet des Guildivernes, *Le Chevalier Inexistant*, étrange preux de Charlemagne. Cette armure vide clôt la trilogie. Chevalier parfait, Agilulfe ne connaît ni faim ni soif, ni sommeil ni fatigue, ni sentiments ni émotions. Néanmoins il est très attaché à l'honneur de son nom, c'est son talon d'Achille, si l'on peut dire. Il en périra .

Deux jeunes gens s'attachent à lui fascinés : un jeune chevalier novice, Raimbaut, et une magnifique chevalière à la cuirasse pervenche, Bradamante, qui a tous les preux à ses pieds et dans son lit n'aime qu'Agilulfe : seul l'impressionne et l'envoûte ce parfait indifférent qui ne peut pas l'aimer.

La narratrice est une mystérieuse nonne et l'histoire aura une happy end.

Dans cette trilogie, les femmes sont des figures fortes, voire violentes. Des trois héroïnes principales, Pamela, Violette et Bradamante, seule Pamela exige de son époux qu'il soit un être humain, ni trop bon ni trop méchant. Violette et Bradamante exigent d'abord de l'homme aimé qu'il soit surhumain, Violette jusqu'à le perdre. Bradamante, devant l'évidence de la cuirasse démantibulée, se retire un temps du monde mais pour revenir à un idéal plus humain.

Italo Calvino a des intentions, il en a parlé dans ses interviews et présentations : la première est de nous amuser. Et il y réussit très bien ! Ensuite il nous laisse libres d'interpréter ces trois fables. Et c'est un autre plaisir de le faire.

Nicole Zucca
juin 2020

CAPUANA Luigi (1839-1915), *Giacinta* (en italien, 1ère édition de 1879, réimpression par Oscar Mondadori 2011- trad. fr. et postface de Olivier Favier, 3ème édition de 1886, réimprimé par Farrago, 2006)



Le récit se passe en Sicile vers le milieu du 19^e siècle. Giacinta, fille d'un couple de la petite bourgeoisie, est délaissée par sa mère, dans sa petite enfance (le père est inexistant). Elle est violée par le fruste jardinier de la maison et ne souhaite pas communiquer à ce sujet, car pour elle c'est le seul être qui lui a témoigné de « l'affection » ! Sa mère l'envoie en pension, la délaissant de la même façon.

A la sortie de l'internat son comportement devient un peu "étrange", presque pathologique. Giacinta refuse d'épouser quelqu'un qu'elle aime, mais se marie avec un nobliau du coin. Et là commence un certain délire : le soir de ses noces elle partage sa couche avec un amoureux. Le mari putatif ne s'en inquiète pas... Bon !

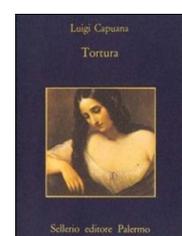
Le ménage à trois s'installe dans l'acceptation ... enfin ils sont bientôt quatre puisque Giacinta a une petite fille dont elle attribue la paternité à son amant. Se suivent des raisonnements et des situations surprenantes que je vous laisse découvrir. On a voulu faire un parallèle avec Madame Bovary - peut être à cause du suicide de l'héroïne - mais elle est bien pâle, cette Emma.

Néanmoins le style est plaisant.

Geneviève BONNEFOY
Juin 2020

CAPUANA Luigi (1839-1915), *Tortura* (Giannotta 1893, Sellerio 1992, 35 p.)

Ami de Verga et De Roberto, admirateur de Zola et Flaubert, Luigi Capuana est considéré comme le théoricien du Vérisme en Italie. Il a déjà mis en application ses théories dans le roman *Giacinta*, véritable « document humain » lorsqu'il publie, dix



ans plus tard, la nouvelle *Tortura* qui figurera bientôt en tête du recueil *Le passionnate*. Qu'elle soit paysanne (*Le paesane*), serva padrona (*Il marchese di Roccaverdina*) ou encore bourgeoise, comme la Teresa de *Tortura*, la femme est une figure centrale dans l'œuvre de Capuana. Elle n'échappe pas aux tourments d'une passion souvent vécue comme coupable et dévastatrice.

Dès l'incipit le lecteur est comme interpellé par celui qui semble être le narrateur mais qui s'efface aussi derrière les monologues intérieurs de son personnage : « *Com'era avvenuto ? Non avrebbe saputo dirlo neppur lei.* » ... « *Com'era avvenuto ? Se lo domandava spesso* ». A cette question succède une accumulation de mots insupportables « *insidia, aggressione, infamia, violazione* ». Il est question de mort, de folie. Du viol perpétré par le beau-frère de Teresa (« *vigliacco, brutale* ») en l'absence du mari, un viol ignoré de tous sauf du « *Crucifié aux pieds duquel elle s'était jetée* », elle « *l'épouse immaculée* ». Taraudée par une culpabilité sournoise, la victime ne cessera de revivre la scène au tribunal intériorisé de Dieu et de la Famille. Le violeur, avant de s'éloigner, fera des excuses (il l'aime depuis deux ans !) en la priant « *d'épargner une douleur inutile* » au mari, son frère. Le confesseur, auprès duquel Teresa cherchera un réconfort, la priera lui aussi de préserver son époux en taisant ce qui doit rester « *un terrible secret entre elle et Dieu* ». A ce prix seulement elle restera pure et innocente. Seule aussi. Pour affronter l'attente, puis le retour du mari, la grossesse abhorrée, les mensonges, les pensées suicidaires voire criminelles, la naissance répulsive de l'enfant du viol, « *témoin insultant de son ignominie* ».

L'ombre de la folie plane sur le récit de ce qui apparaît comme un cas clinique observé dans une société religieuse et civile où la Faute se conjugue au féminin. Le réalisme psychologique et la revendication du style impersonnel laissent pourtant percevoir l'empathie d'un homme qui aimait les femmes...

La nouvelle est suivie d'une analyse à la fois sociologique et psychanalytique de Carlo A. Madrignani, *Teresa*, « *povera pazza* », fort intéressante.

Louissette CLERC
juin 2020

CATOZZELLA Giuseppe, *Non dirmi che hai paura* (Feltrinelli, 2014, 230 p.) trad. Nathalie Bauer au Seuil, 2014 : *Ne me dis pas que tu as peur*



Un lien étroit unit Samia, la jeune narratrice à son voisin Ali. Ils ont le même âge (8 ans au début du récit) et une passion commune : la course à pied. Samia est la plus rapide des deux et Ali décide de devenir son entraîneur. La Somalie est en guerre, les familles des deux enfants appartiennent à des ethnies différentes mais entretiennent cependant des liens fraternels. Les habitants de Mogadiscio sont de plus en plus contrôlés par les intégristes musulmans. Il n'est pas facile, surtout lorsqu'on est une fille, de faire du sport. Cependant, encouragée par Ali et par ses premières victoires dans les courses locales, Samia se promet de devenir un jour championne olympique. Son père la soutient ; il l'appelle sa « petite guerrière » et lui souhaite de voir son rêve s'accomplir pour son pays et pour les femmes de son pays.

Désormais la petite guerrière ne peut plus se contenter des courses locales : il lui faut s'éloigner de Mogadiscio pour participer à d'autres épreuves. La chape de l'intégrisme qui s'abat sur la région rend son combat pour progresser encore plus difficile. Du jour au lendemain les interdits concernent la musique, le chant, le cinéma les lumières, la façon de se vêtir... Certaines ethnies, comme celle des Darod à laquelle appartient Ali sont menacées de mort. Ali, son père et ses frères sont contraints de fuir. Samia perd ainsi son ami le plus proche et son entraîneur. Hodan, sa sœur adorée, Hodan la chanteuse et la musicienne décide à son tour de partir, d'entreprendre le périlleux voyage vers l'Europe.

Samia continue à s'entraîner seule, la nuit, à cause des intégristes. Mais la mort rôde partout et son père est abattu en plein marché où il avait l'habitude de vendre des vêtements. Cette nouvelle perte, ce nouveau chagrin ne fait que renforcer la détermination de celle qui est désormais une adolescente. Elle se répète souvent la formule délivrée par le père pour conjurer la malchance : « Ne me dis pas que tu as peur ».

Elle remporte sa première compétition internationale à Djibouti. Alors le comité olympique de Somalie la remarque et elle est sélectionnée pour participer aux J.O. de Pékin en 2008. Elle, la plus jeune, la plus maigre la plus petite. ne peut rivaliser avec les autres athlètes bien préparées et bien

nourries. Elle arrive largement la dernière, mais elle a déployé un effort immense et ne peut que forcer l'admiration de tout le stade. Elle est devenue un mythe pour les femmes somaliennes.

Mais si elle veut réaliser son rêve et participer aux prochains J.O. à Londres, Il lui faut se résoudre à quitter sa famille et son pays pour pouvoir se préparer efficacement. Elle décide alors d'entreprendre le périlleux voyage vers l'Europe. Sa sœur Hodan avait réussi, avait depuis fondé une famille et s'était fixée en Finlande. Samia veut la rejoindre.

Commence alors une épopée terrible faite d'attentes interminables, d'étapes extrêmement pénibles dans une promiscuité éprouvante avec d'autres migrants auxquels, comme à elle, les trafiquants ont soutiré de l'argent... toujours plus d'argent pour accepter de les conduire plus loin. Ils traitent leur cargaison humaine comme des animaux. Les haltes dans le froid, sans eau ni nourriture, ne sont rien comparées aux séjours prolongés dans des sortes de prisons en attendant de pouvoir se procurer l'argent réclamé. L'épreuve suprême, c'est la traversée du Sahara : « quand on entre dans le désert, on cesse d'être un humain » dit-elle. La chaleur y est infernale, les véhicules lents et mal entretenus sont souvent en panne. Si quelqu'un en tombe, on l'abandonne dans le désert. Enfin, un an après son départ de Mogadiscio, elle arrive à Tripoli le 15 décembre 2011.

Certes, elle se dit libre mais il faut encore franchir la Méditerranée !

Après tant d'épreuves et de souffrances parviendra-t elle avec ses compagnons à rallier l'Europe sur le vieux rafiot rouillé dans lequel ils embarquent ?

Ce récit à la 1ere personne fait pénétrer le lecteur dans un pays en guerre dans lequel la vie de chacun est miséreuse et précaire. On s'attache très vite à la jeune Samia dont le courage et la détermination semblent indestructibles. On comprend, malgré son désir de rester au pays ,pourquoi elle est obligée d'entreprendre le périlleux voyage. Ce dernier est vécu de l'intérieur et donne la mesure du courage et de la détermination de la jeune fille et de ses compagnons.

Un récit poignant qui se lit très facilement, qui émeut et informe d'autant plus qu'il s'agit d'une histoire réelle.

Danielle FUSTÉ
juin 2020

COMENCINI Cristina, *Lucy* (Feltrinelli, 2013, 200 p, trad. Dominique Vittoz chez Grasset, 2015 : *Lucy*)

Cristina Comencin est née à Rome en 1956. Elle est écrivaine et cinéaste.

Ce roman à plusieurs voix nous fait connaître l'histoire de Sara, anthropologue, spécialiste des hominidés.

Sara était très amoureuse de Franco, elle l'a épousé, ils ont eu deux enfants. Elle est passionnée par son métier et part souvent en Afrique pour y mener ses recherches.

Leur maison est en désordre, elle ne cuisine pas, ils sont de plus en plus souvent en désaccord, il déteste ce qu'il avait tant aimé en elle et il finit par la quitter, épouser une autre femme dont il aura un enfant.

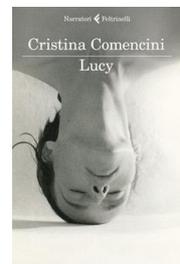
Sara, la cinquantaine, a disparu. Son ex-mari, Franco, ses enfants Matilde et Alex sont à la fois inquiets et en colère.

Les chapitres font alterner les souvenirs de jeunesse, leur vie familiale et le présent: Matilde, jeune femme très maternante avec sa mère et qui n'arrive pas à avoir d'enfant, Alex qui exerce le même métier que sa mère mais qui a voulu prendre ses distances avec sa famille et qui s'est installé au Canada. Il est insomniaque et incapable d'une relation suivie avec une femme. Sara, elle, refuse de parler à Franco depuis que ce dernier a eu un nouvel enfant.

Mais la maladie qui la frappe et sa rencontre avec Milo un jeune homosexuel vont changer la donne...

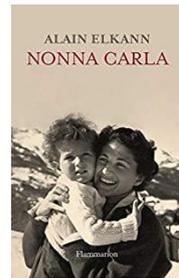
Ce livre est un beau portrait de femme, écartelée entre son rôle de mère et d'épouse, éprise de liberté et dont les choix de vie vont fortement influencer sur ses proches.

Cristina Comencini explore avec beaucoup de finesse tout ce qui n'est pas dit dans un couple, tous les malentendus, toute la difficulté à communiquer et à être soi malgré l'amour et la sincérité de chacun.



Sylvie MARY

ELKANN Alain, *Nonna Carla* (Bompiani, 2010, 130 p., version française chez Flammarion, 2012)



Alain Elkann, est un journaliste et écrivain italien. Il est le père de John Elkann, héritier du groupe Fiat de "l'avvocato" Giovanni Agnelli, son grand-père maternel. Il nous livre dans ce livre son vécu de la fin de vie de sa mère, Nonna Carla : deux mois entre la vie et la mort, oscillant entre périodes de léger mieux et retours en réanimation, ponctués d'opérations successives.

La première partie, intitulée *Nonna Carla*, se présente sous la forme d'un journal tenu au jour le jour, où Elkann décrit les visites à sa mère - toujours muette et n'ouvrant que quelquefois les yeux - et note également le quotidien de sa propre vie : des échanges, le plus souvent téléphoniques, avec ses proches, son travail de journaliste qu'il continue d'effectuer. Le journal s'achève en juin 2000 à la mort de sa mère et aux obsèques.

La deuxième partie, *Una morte annunciata*, est de nouveau le récit de l'agonie de sa mère, mais davantage sous forme de réflexion sur ce qu'elle a vécu - de grands bonheurs et des souffrances - et sur la personne qu'elle a été : dure pour elle-même et parfois pour les autres, très généreuse, d'un grand amour pour ses trois petits-enfants et d'un attachement sans faille à la grande maison de ses aïeux à proximité de Turin. Elkann nous fait aussi partager des moments de la religion juive, s'interroge sur l'existence de Dieu et insiste sur la très grande foi de sa mère.

Dans la courte troisième partie, *Dieci anni dopo*, écrite en 2009 après un voyage en Israël, Elkann s'interroge sur ce qu'est pour lui-même l'héritage de sa mère.

Pour nous lecteurs, ce livre est un témoignage émouvant, et peut-être l'occasion d'une interrogation métaphysique. Mais, que l'auteur l'ait voulu ou pas, c'est aussi un récit "people" agrémenté de quelques photos et mettant en scène des personnages connus. Son intérêt sera donc double pour ceux qui n'ont pas peur de mélanger les genres.

François GENT
juin 2020